

Ambiance

La belle lumière du mois de mai...

En petites poignées, en groupes structurés, en solitaire, en chansons ou slogans, la longue file des manifestants du premier mai a pris l'allure d'une promenade printanière où chacun s'interroge sur la marche du monde...

TOUT commence par des airs célèbres. Il est près de onze heures, sur la place Jules Guesde, où pour une fois, l'inférieure ronde des voitures a laissé place à la « Bella Ciao », « Ya basta », et « l'Internationale ».

Indémoudables refrains, comme le désir profond des marcheurs du premier mai de se retrouver, en famille, voisins, ou copains de toujours. Il fait très beau, cela tombe très bien.

Sur le bitume, aux pieds de

la côte Nédelec, là où les barrières en plastique, servent de banc de fortune, un quatuor « générationnel » se retrouve.

Pour le petit cadet, Manu, trois ans et demi de poussette, l'affaire est réglée. Ce sera un objet coloré brésilien aux accents aigus d'une crécelle pour faire du bruit, signe évident que le petit est « tombé dedans ».

La jeune grand-mère s'amuse même : « *c'est déjà un vieux de la vieille, un fils de bolchevik, si vous lui donnez quelques euros, il chantera des airs engagés...* »

Indubitablement, la fratrie est aux faits de la marche du monde, et la maman résume : « *c'est déjà la troisième génération de militants.* »

Et même si ce n'est pas la vague immense de l'anti CPE, les gens se retrouvent en masse lorsque l'affaire est grave.

A coté, le mari, salarié dans le privé : donne son « sentiment » : « *Ce n'est*

plus le grand soir. C'est simplement des luttes incessantes qu'il faut toujours entreprendre. » Le ton est donné. Les marcheurs entament leur défilé, où l'espoir côtoie la lucidité, les slogans, les jeux de mots.

Les portables sonnent : « *Mais vous êtes où ? On est devant l'Hôtel de France...* »

Singulier changement que cette armada technologique, où les caméras amateurs et téléphones se collent aux visages et se déploient devant les banderoles. Immortaliser la scène fait partie du spectacle, multipliant ainsi les témoignages vivants, les souvenirs nostalgiques.

Descendant à contre courant, un quêteur du Secours Populaire Français justifie son action : « *cela fait 30 ans que l'on répète qu'un enfant sur 3 ne part pas en vacances et qu'une famille sur 4 n'a jamais vu la mer autrement qu'à la télévision. Alors j'estime que les va-*

cances pour tous, que cela fait partie de la précarité... »

Si la manif est une question sérieuse, l'accoutrement, qualifié de frivole, revêt parfois du sens. C'est ainsi qu'une casquette « américaine » à longue visière dialogue avec un chapeau « Panama ». Ce dernier, enseignant de surcroît, rappelle l'histoire du célèbre couvre-chef porté par les ingénieurs perçant l'Isthme de Panama et fabriqué par les indiens colombiens à un prix dérisoire et revendu à Paris à prix d'or. Pour notre protestataire, ce Panama, illustre « *le juste combat du commerce équitable qui gagne de plus en plus du terrain sur la mondialisation.* »

Dans la descente vers la gare saint Charles, pour les retardataires, les sonos enchaînent, un non à la loi sur l'égalité des chances, mais aussi la lutte contre le racisme, la sauvegarde des acquis et la signification du premier mai : « *N'oubliez*

pas que les congés payés ont influencé beaucoup de pays comme le Chili », témoigne Victor Hugo Espinosa devant le local du réseau associatif d'Ecoforum.

Autre association à se mettre en évidence en criant au passage des manifestants « *les sous ne sont pas pour nous* » c'est « Lire et guérir » qui projette un nouvel envoi de containers de matériels scolaires au Maghreb en vendant des brins de muguet avec une rose.

Certains accrochent, d'autres passent, la cueillette est semble-t-il bonne.

Au terminus traditionnel de la rue de Rome, la foule se disperse peu à peu, dans le calme, même si la délégation des sans papiers fait un raffut du tonnerre. Il est vrai que cette manifestation était placée sous le signe de la précarité et que le chemin de croix n'est pas terminé...

Stéphane REVEL